

bout de ficelle fixé à une étoupille placée dans l'œil de la bombe; cette ficelle reliait un couple de bombes; en marchant un homme l'accrocha et fit éclater un des projectiles. Aimable invention!

On vient annoncer qu'on va reprendre le service ordinaire de tranchée, le colonel Labrousse du 1^{er} zouaves, prend le service. Alors le général se rend au dépôt de tranchée. Nous y trouvons nos chevaux et nous montons au Cerro San-Juan.

Le général Bazaine rend compte de sa mission si brillamment accomplie et reçoit du général en chef des félicitations bien méritées. Puis, nous revenons au galop à Amatlan. Il n'était que temps d'arriver pour déjeuner. Le dîner de la veille n'ayant été qu'un vain songe, nous mourions de faim.

CHAPITRE XIV

ATTAQUES DE QUADRES

31 mars, conseil de guerre. — L'intérieur de Puebla. — Alertes de Comonfort. — Echec contre San-Augustin. — Le 6 avril, encore un échec de quadres. — Funérailles du général de Laumière. — Echec du quadre de San-Marco; affaire Galland. — Projet d'attaque du fort Carmen. — Marché d'Amatlan. — Projet d'attaque du fort Totimehuacan. — Arrivée de M. Dubois de Saligny. — Nouveau plan d'opérations, on reprend la guerre de quadres. — Question des poudres et des projectiles. — Occupation de San-Balthazar. — Sortie contre San-Balthazar le 15 avril. — Combat d'Atlisco. — 18 avril, attaque et prise des quadres 29 et 31. — Incendies tactiques dans Puebla. — Double sortie sur San-Balthazar et Molino de Guadalupe. — Tactique de resserrement de la place du général Bazaine. — Préparatifs pour l'attaque de Santa-Ynès. — Panique mexicaine. — Faute grave commise. — Echec contre Santa-Ynès, le 25. — Conseil de guerre.

Après la nuit d'agitation que nous venions de subir, nous avions quelques droits à un repos au moins relatif; mais il n'en fut rien. Sitôt après le déjeuner, on reçoit l'ordre de partir sur le champ avec toutes les troupes disponibles pour aller prendre position à Las Animas, sur la route de Cholula. Le général fait prendre les armes à tout ce qu'on peut distraire de nos lignes, envoie chercher toute la cavalerie et nous partons en avant. C'est Comonfort qui apparaît avec toute son armée dans la plaine de Cholula et semble vouloir nous attaquer.

Le général Bazaine arrive au galop au delà du point indiqué, il monte sur le plateau voisin et attend les événements. Nous voyons effectivement, à une lieue environ, l'armée d'observation qui manœuvre avec belle contenance et en très

bon ordre; elle comprend au moins 10.000 hommes d'infanterie. La place, de son côté, fait force signaux. Nous restons à notre poste d'observation tout seuls avec nos douze chasseurs d'escorte, et les troupes, à mesure qu'elles arrivent, se massent en arrière à Las Animas.

Après avoir fait quelques évolutions. Comonfort défile devant nous et enfin sa longue colonne disparaît vers la route de Mexico. Nous reprenons le chemin d'Amatlan et les troupes regagnent leurs bivouacs; il est 6 heures du soir.

Cette démonstration extérieure aura été motivée par le vacarme de toute la nuit qui aura fait penser, avec juste raison, qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire et le général Comonfort sera accouru pour faire une diversion et nous faire lâcher prise. Mais la place lui ayant signalé le terrible « trop tard », il se retira et disparut à l'horizon.

Dans la matinée du 31 mars, le général est appelé au quartier général, et pendant son absence je reçois une nouvelle recrue, le général Chacon qui, depuis longtemps, tient la campagne dans le Sud où il a laissé un bataillon et de la cavalerie protégeant des populations qui se sont prononcées en faveur de l'intervention. Il vient avec 50 cavaliers de très bonne apparence faire visite au général. Voilà encore des Mexicains que nous ne venions pas molester.

Les nouvelles des attaques sont peu importantes. Après une tentative infructueuse contre l'église de Guadalupe, située en arrière du Pénitencier, on est parvenu la nuit suivante à occuper cet édifice ainsi qu'un couvent qui en dépend et deux pâtés de maisons, dits *Quadras*. Dans ces deux attaques, nous avons fait 100 prisonniers et tué ou blessé un plus grand nombre de défenseurs.

Le 1^{er} avril, le général Forey est allé visiter le Pénitencier et a daigné manifester son enthousiasme pour le triomphe de l'avant-veille, ne pouvant croire que de pareilles défenses aient été si brillamment enlevées.

Pendant la nuit, aux attaques, on avait fait un bon pas

en avant, en enlevant les cinq quadres bordant le *Paseo*, ainsi qu'une autre église et enfin une partie du fort Morelos, reliant le *Paseo* au grand fort de Carmen et dont les feux gênaient beaucoup nos camps d'Amatlan et notre quartier général. Dans ces combats, l'ennemi a laissé une soixantaine de morts, mais pas un officier (?).

Si jusqu'à présent le travail de nuit a été profitable, celui de jour l'a été également, car notre cavalerie envoyée en reconnaissance « administrative » encore, vers Cholula, a ramené mille mulets chargés de blé.

Cependant, dans la guerre de quadres, notre étoile va commencer à pâlir. En effet, nous venions de descendre de notre terrasse où le général nous hissait chaque soir pour « prendre le frais », ce que nous trouvions être le froid, et jouir du spectacle des étoiles filantes que produisait l'échange des obus et des bombes, lorsqu'éclata une épouvantable fusillade dans les quadres. Le général m'envoya naturellement (?) aux avant-postes de notre fameuse gabionnade pour découvrir les causes de ce feu excessif. J'attendis longtemps sans rien savoir, si ce n'est que notre service de vigilance laissait à désirer, car malgré un vacarme effroyable, on dormait en certains endroits. Je remédiai énergiquement à cet état de choses et revins, vers 2 heures, avec l'espoir, hélas déçu ! d'achever ma nuit dans le sommeil.

Au jour seulement, nous reçûmes des nouvelles mauvaises. On avait attaqué l'énorme couvent de San-Augustin et son église, mais on avait échoué en perdant 60 hommes du 51^e.

Pour comprendre cette guerre de quadres, il faut remarquer que la ville est composée de rues rectilignes, se coupant toutes à angle droit, formant ainsi des îlots carrés, d'importance et de dimensions variées, selon qu'ils contiennent les énormes édifices que comportent les couvents et leurs églises.

Dans ces conditions topographiques, la conquête successive de ces îlots devient une opération généralement très difficile. Le procédé d'attaque que nous avons dû adopter

consistait essentiellement à ouvrir, dans un des murs du cadre occupé par nous, une large brèche avec parapet derrière lequel on plaçait un canon ou un obusier qui, à son tour, faisait une brèche dans le mur opposé du cadre attaqué. Lorsque cette brèche était praticable, on y lançait une petite colonne pour prendre pied, on renforçait par d'autres troupes et on continuait à cheminer de maison en maison, de cour en jardin et ainsi de suite, en renversant ou perçant les murailles; jusqu'à ce qu'on fût maître de tout l'îlot. C'était presque une guerre de mine, surtout quand on se butait à des murs de défense construits intérieurement ou à des amas de terre comblant à peu près tout un rez-de-chaussée. Dans cette guerre étrange, où l'ennemi ne peut être abordé directement et à découvert, il faut à l'assaillant un moral à toute épreuve, et encore le moindre avantage coûte souvent fort cher. D'autant qu'il faut reconnaître que les Mexicains déployèrent, dans ces luttes, une opiniâtreté extraordinaire, que soutenait encore le peu de risques qu'ils couraient, étant abrités par des obstacles de toutes sortes, remarquablement appropriés aux dispositions locales; moyens de défense dont le plus redoutable et le plus difficile à combattre était formé par des meurtrières ouvertes dans les planchers supérieurs d'où les Mexicains faisaient feu sur nos hommes occupant le dessous, ou bien faisaient pleuvoir des grenades à main qui éclataient sur leur tête. C'était, en somme, le triomphe des défenses accessoires.

Tel est le principe général qui caractérisa toutes les attaques qu'il nous fallut donner ainsi pendant trop longtemps. Quant à la tactique applicable à de pareilles conditions, elle était presque impossible à déterminer d'abord et à suivre ensuite dans toutes les évolutions de la défense.

Cela posé, je reviens à l'attaque du 2 au 3 avril contre San-Augustin. On avait commis la faute de n'ouvrir, dans le cadre ennemi, qu'une brèche insuffisante et à peine praticable, sorte de trou de renards où on lançait les hommes deux par deux, tandis que l'ennemi tenait une masse de

2.000 hommes embusqués derrière, des deux côtés et dessus. En outre, on n'avait pas pris la précaution de masquer suffisamment les deux côtés de la traversée de la rue qui était garnie de barricades transversales, d'où des volées de mitraille, tirées à 50 pas, criblaient nos hommes au passage. On avait bien établi, de chaque côté, des gabionnades, mais celles-ci, non renforcées par des talus en terre suffisamment épais, étaient renversées par les obus enfilant la rue. On s'était trop pressé et l'attaque avait été insuffisamment préparée. Plusieurs officiers voulurent entraîner leurs hommes en se lançant en avant les premiers, mais ils furent aussitôt jetés à terre. Enfin, pour pouvoir enlever nos blessés restés au dehors de notre cadre, il fallut les tirer avec des cordes pour leur faire retraverser la rue.

En somme, tout cela n'était que de la mauvaise besogne et ces résultats malheureux étaient d'autant plus déplorables qu'ils ébranlaient la confiance de nos soldats.

D'autre part, nos approvisionnements s'épuisent, surtout ceux de l'artillerie, il nous faut envoyer à Orizaba un grand convoi pour rapporter des chaussures, effets, vivres et munitions.

Si, dans la lutte acharnée des cadres, les Mexicains nous opposent des moyens matériels de résistance variés et très redoutables, ils emploient aussi des procédés de combat vraiment plus qu'étranges et peu recommandables, dont voici un spécimen assez pitoyable. Dans la lutte de maison à maison, nos hommes occupant un cadre se trouvent, par les ouvertures des maisons, presque face à face avec les Mexicains qui sont de l'autre côté de la rue, mais les fenêtres sont barricadées et, de part et d'autre, on évite de se montrer.

Depuis quelques jours, les Mexicains employaient un singulier moyen pour amener nos soldats à se démasquer. Ils faisaient venir des femmes qui se montraient aux fenêtres pensant bien qu'on respecterait leur sexe et leurs charmes; ces coquines faisaient des agaceries, et dès qu'un de nos

soldats avait l'imprudence de se montrer pour les regarder, il recevait des coups de fusil; mais cette malice ignoble fut vite éventée et nos hommes, enfermant au fond de leur giberne leur curiosité et leur galanterie, se tinrent parfaitement embusqués. Si bien qu'un beau matin, une de ces dames de Puebla, furieuse de ce que le procédé n'eût plus le moindre succès, eut l'insolente idée de retrousser ses jupes et de montrer, par une fenêtre, ce qu'on ne voit jamais en regardant les gens par devant. Hélas! la plaisanterie fut trouvée par trop grossière, et la malheureuse Mexicaine tomba, frappée mortellement, par derrière!

Ce succès d'estime n'empêche pas que, dans nos quadres, nous eûmes encore cette nuit un nouvel insuccès. On voulait enlever un îlot comprenant deux gros édifices, une caserne et le théâtre del Progreso. On avait bien, cette fois, pratiqué une large brèche et nos hommes s'étaient élancés; ils avaient bien pénétré dans le quadre ennemi, mais les escaliers étaient coupés, les portes murées et de tous les côtés, surtout par les plafonds, pleuvaient des grenades et des balles; ne pouvant trouver d'issue, la colonne d'attaque dut se retirer ayant perdu 15 hommes sans avoir fait à l'ennemi le moindre mal.

Ce nouvel échec augmentait encore le découragement des troupes et commençait à émouvoir le commandement suprême qui, cherchant des expédients nouveaux à appliquer à cette lutte extrêmement désastreuse, se décida à tenter la guerre de mine pour faire sauter ces maçonneries résistant au canon. Mais le service du génie va manquer de poudre! La situation des attaques devient donc inquiétante, alors qu'au dehors l'attitude du général Comonfort redevient menaçante; car le général Forey fait prévenir que toutes les forces ennemies de l'extérieur se réunissent pour protéger une sortie de la place par Amalucan ou San-Balthazar. Nous avions, du reste, appris par des femmes échappées de Puebla que la garnison faisait des préparatifs pour opérer cette sortie sur les mêmes points.

Nous sommes au jour de Pâques et, n'était la messe du matin, on ne se douterait pas que c'est un jour de grande fête, car sitôt après déjeuner, le général part pour inspecter ses lignes menacées. Je l'accompagne seul; mon camarade Willette, chez qui la lame use le fourreau, épuisé par les dernières fatigues, est arrêté par la dysenterie.

Arrivés à la Laguna, nous apercevons sur les collines du Tepozutchil des mouvements inexplicables que font les chasseurs à pied qui les occupent, tandis que les forts de ce côté tirent sur eux avec rage. Le général se porte vivement à Molino de Guadalupe où il apprend que le colonel Jollivet, qui commande les lignes d'Amalucan, a fait une reconnaissance sur deux hacendas situées au pied du Tepozutchil et sur le bord du Rietto de la Garita, et que le 20^e bataillon de chasseurs qui faisait cette opération a été criblé de projectiles et obligé de remonter en désordre sur ses collines. Une faute a été commise, le général en témoigne tout son mécontentement et donne de nouvelles instructions pour l'avenir.

Cet incident démontre que ces chevauchées répétées du grand chef, qui parfois nous semblent abusives, sont absolument indispensables.

En revenant du Molino de Guadalupe, le général s'arrêta à la croisée des deux routes venant de Puebla et du fort de Totimehuacan pour examiner l'ensemble du terrain où pourrait se faire la sortie annoncée; nous eûmes l'imprudence de rester à cheval. Au bout de quelques instants, nous vîmes trois cavaliers apparaître sur le plateau à quelques centaines de mètres de nous, et nous observer. Nous ne nous préoccupions pas de ces curieux; cependant, je remarquai qu'il y en avait deux, l'un derrière l'autre, qui se plaçaient en tâtonnant sur une même ligne qui aboutissait à nous et, se trouvant ainsi jalonnée, devait passer également par un point invisible pour nous, en raison de la déclivité du terrain en arrière d'eux. Ils restèrent immobiles pendant un moment, puis se jetèrent rapidement de côté. Aussitôt le

fort de Totimehuacan, que nous ne voyions pas, nous envoya un boulet parfaitement pointé qui nous passa sur la tête; la hausse seule était mal calculée. Je compris alors que les deux cavaliers avaient jalonné le tir de la grosse pièce de saillant qui, quelque temps auparavant, m'avait fait les honneurs de son feu. Un deuxième projectile suivit; mais c'était un obus; il était également bien tiré, car il venait droit à nous en bondissant sur la route; il éclata à 20 ou 30 mètres, nous enveloppant de ses éclats, mais sans toucher personne. Il était évident qu'on en voulait à nous et, comme nous étions à cheval, nous avons bien des chances pour être touchés. Enfin, nous reprîmes tranquillement la route de la Laguna, poursuivis encore par quelques projectiles; puis quand nous fûmes hors de portée, le feu cessa.

Ces menaces de sortie, si souvent répétées, préoccupaient justement le général, surtout celle sur San-Balthazar qui était son point faible. Ce village, situé sur le bord du *San-Francisco*, sortant de Puebla et dans un terrain fourré, boisé, était le foyer des avancées de la garnison, presque enclavé dans nos lignes, l'ennemi l'occupant encore mais le jour seulement. Cette situation était dangereuse; si ce point pouvait être la clef pour entrer dans la forteresse, il était aussi celle pour en sortir. Dans ces conditions, le général Bazaine en décida l'occupation, et, dans la nuit, il envoya une compagnie de chasseurs enlever tous les habitants. Il fit occuper, sur un petit tertre en arrière, un épaulement construit pour une batterie couvrant la Teja, afin d'en faire un poste-vigie d'où on surveillait le village et ses abords, le vallon du *San-Francisco* et les terrains ambiants des forts de Carmen et de Totimehuacan.

Le 6 avril, vers 5 heures, une fusillade très vive éclate en ville et le canon en accuse l'importance; tout indique une affaire sérieuse. Nous savons, en effet, qu'une attaque était projetée pour 3 heures; c'est évidemment cette opération qui a été retardée. A la nuit, l'action paraît s'aggraver et la ville semble embrasée. Mais nous remarquons deux

grands feux brillant sur la cathédrale; ce sont les signaux optiques communiquant avec l'observatoire de Comonfort. Je commençais à en comprendre les traits principaux et j'avais remarqué que les deux feux ainsi placés avaient coïncidé avec un échec subi par nous et semblaient dire : « Tout va bien, les Français sont repoussés. » Plus tard, j'ai retrouvé ces termes dans les dépêches reçues par le Gouvernement, à Mexico. En effet, nous apprenions brièvement que nous avions échoué encore une fois dans l'attaque du couvent de San-Marco.

Le 7 avril, dès 6 heures, j'accompagne le général se rendant aux obsèques du général de Laumière, qui a succombé à l'implacable blessure reçue à côté de lui à l'assaut du Pénitencier. A l'ambulance de Las Animas nous trouvons réunis un grand nombre d'officiers que le service ne retenait pas à leur poste. On attend le général en chef et, sitôt son arrivée, le cortège se met en marche et arrive promptement au cimetière établi sur le versant du Cerro San-Juan, au bord d'une sévère barranca; le sol, fraîchement remué, atteste que bon nombre de camarades mutilés reposent déjà dans ce coin de terre étrangère. Le général Forey prononce un discours plutôt pénible à entendre, où il abandonne trop le défunt pour gourmander injustement les défaillances pénibles de ses soldats, pour menacer Puebla de ses foudres et enfin pour demander à l'assistance de mourir tout entière sous ses murs. Heureusement le commandant de Lajaille, au nom de l'artillerie, adresse à son chef des adieux pleins de cœur et de noblesse.

Après un salut au grand chef, chacun retourne à son camp et nous emportons les tristes détails de l'attaque de la veille.

On devait enlever le quadre de San-Marco; on avait pratiqué deux ouvertures au mur du quadre que nous occupons; des pièces de 12 furent mises en batterie et on battit en brèche. Quand des ouvertures furent pratiquées, on lança deux colonnes composées de zouaves du 1^{er} régiment. Mais

ces troupes furent engagées par petites fractions. Le temps seulement nécessaire pour traverser la rue fut suffisant pour jeter bas la moitié de ces trop petits groupes et, quand le reste eut pénétré dans le cadre, il se trouva en face d'obstacles infranchissables. Enfermés dans d'immenses galeries, fusillés, mitraillés de tous côtés et sans voir par qui, ne sachant où se diriger, ces premiers échelons revinrent précipitamment. On essaya d'en envoyer d'autres qui eurent le même sort. Dès lors, les hommes commencèrent à hésiter, les premiers qui sortaient étaient renversés, un recul se produisait et la colonne reflua dans l'intérieur du cadre de départ. A ce moment décisif, où il fallait tenter un suprême effort, des volontaires de zouaves se présentèrent sous le commandement d'un jeune sous-lieutenant, M. Galland, pour faire une dernière tentative et trouver un chemin dans le cadre ennemi ou y succomber. Ce vaillant jeune homme aurait dû être décoré avant de partir ! Ces 50 braves s'élancèrent et disparurent dans le cadre ennemi. On chercha à les faire suivre, mais le feu sacré était éteint, et la nouvelle colonne préparée reflua en arrière. Dès lors, essayer de nouveau fut impossible. Et pourtant les 50 volontaires avaient passé, mais il ne se trouva plus, en arrière, assez de vaillance pour les suivre, et leur héroïque dévouement resta stérile. Le général de Berthier ne sut pas retendre le ressort. On croyait voir revenir la colonne et on attendit pour lui donner la main, mais elle ne reparut pas. Ce fut, au contraire, l'ennemi qui se montra et, se rapprochant de nos ouvertures, ouvrit contre elles un feu très vif, surtout d'artillerie. Tout espoir de revoir Galland et ses zouaves était perdu et on referma nos brèches pour résister à l'ennemi qui devenait menaçant.

Nous avons perdu 10 hommes tués, 20 blessés et 40 disparus, les volontaires ; c'est-à-dire ce qu'il y avait de meilleur !

Le général Bazaine, en apprenant ces détails, fut consterné ; il était facile de voir dans ses yeux que s'il avait été

de service et s'il eut commandé les attaques, ç'eût été lui qui serait parti l'épée à la main en tête de ses colonnes et, si ses hommes ne l'avaient pas suivi, il leur aurait montré qu'on doit toujours entrer chez l'ennemi, quitte à n'en pas sortir. Mais ils l'auraient suivi.

Sitôt rentrés au camp, nous repartons à pied pour faire la tournée quotidienne aux avant-postes et nous apprenons que l'ennemi, furieux de la dépopulation par nos soins, du village de San-Balthazar, l'a complètement détruit pendant la nuit ; même l'église a été saccagée méthodiquement.

Au retour, le général trouve l'ordre de se rendre, à 2 heures, au Cerro San-Juan, pour prendre part à un conseil de guerre. Que va-t-il sortir de cette palabre ? Probablement rien encore ! A l'heure dite, je repars avec mon chef et, pendant les deux heures que dura le conseil, je me morfondis à contempler Puebla. En revenant, je recueille quelques informations édifiantes et caractéristiques sur le grand conseil. La séance a été très animée, les discussions très vives. Le général d'Auvergne a soutenu avec acharnement le système d'attaque par les cadres, dont, paraît-il, il est l'inventeur. Il faut dire que ce vieillard anticipé, qui occupe les fonctions si importantes de chef d'état-major général, a eu, il y a environ deux mois, la funeste maladresse de faire une chute de cheval et de se casser une jambe. Il est pour le moment invalide et ne marche qu'avec deux béquilles. Il n'a donc jamais mis le pied aux attaques et ne peut se rendre aucun compte des obstacles que nos soldats ont à surmonter. Malgré cela, traçant de belles lignes sur le plan de la ville, piquant un cadre à droite, puis un autre à gauche, faisant avancer une aile ou l'autre, il se livre sur cette espèce d'échiquier à des fantaisies tactiques peut-être très judicieuses en rase campagne et soutient ses combinaisons avec une énergie passionnée qui contraste étrangement avec son impuissance physique.

En somme, il ne paraît décidé qu'une chose : c'est qu'on va étudier de nouvelles attaques à entreprendre contre le